

Une éducatrice d'hier pour aujourd'hui : Marie Guyart de l'Incarnation

Anna Bélanger, o.s.u.

Volume 39, 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007258ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007258ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Historia Ecclesiae Catholicæ Canadensis Inc.

ISSN

0318-6172 (print)

1927-7067 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, A. (1972). Une éducatrice d'hier pour aujourd'hui : Marie Guyart de l'Incarnation. *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, 39, 55–64. <https://doi.org/10.7202/1007258ar>

Une éducatrice d'hier pour aujourd'hui : Marie Guyart de l'Incarnation

Demander à une ursuline de parler de Marie de l'Incarnation, c'est tout comme demander à un enfant bien né de parler de sa mère. Au point de départ, on est assuré d'une réponse affirmative.

Ceci pour vous dire que j'ai accepté de collaborer à votre Congrès annuel, selon mes humbles possibilités, croyant remplir un devoir filial. Et je le fais avec d'autant plus de joie que je m'adresse à un auditoire en mesure de communier avec moi à la densité d'être d'une femme qui, en passant dans notre histoire, a marqué la société dans laquelle elle a vécu et dans laquelle aussi elle s'est prolongée.

Mais avant de pénétrer dans le domaine de l'éducation telle que conçue et réalisée par Marie de l'Incarnation, il me semble opportun d'aller m'enquérir, dans son lieu d'origine, des facteurs qui ont contribué à la faire devenir ce qu'elle était.

L'évolution d'un être humain ne résulte pas d'une création, en ce sens qu'on ne peut rien faire surgir de lui qui ne soit déjà en puissance. Ainsi, les valeurs véhiculées dans le milieu familial, dans le milieu social, de même que dans la communauté paroissiale sont des appels qui résonnent sans cesse au cœur et à l'esprit d'un enfant en train de devenir adulte. Auxquelles de ces sollicitations réagira-t-elle ?

En regardant vivre ses parents, Marie Guyart intuitionnait les voix qui, par affinité d'âme, éveillaient en elle des dynamismes à l'état de veille. Des caractéristiques innées ont alors pris du relief, telles que sa droiture et sa générosité, sa force de caractère et son sens de Dieu. En prenant corps dans sa personnalité, ces valeurs ont façonné une vraie Guyart : tourangelles remarquable et fille authentique de l'Église.

La vie est une école. L'expérience est un maître. Les parents ont le devoir de laisser à l'enfant une aire de liberté assez vaste pour lui permettre de participer à sa propre éducation en apprenant les leçons de l'expérience à l'école de la vie.

Héritière des principes qui avaient guidé ses parents, Marie apprit donc à s'inventer d'elle-même, pour ainsi dire, à forger habilement son propre chef-d'œuvre de femme accomplie.

Épouse à dix-neuf ans, mère à vingt ans, veuve à vingt et un ans ; autant d'événements qui lui ont trempé une âme d'acier et qui ont

creusé en son être une capacité d'accueil incontestable: accueil du dessein mystérieux de Dieu, accueil de la solitude, accueil d'une situation matérielle précaire, accueil de la responsabilité de l'éducation de son enfant.

En effet, après le départ prématuré de son époux, il restait à madame Claude Martin des dettes à payer, un fils à élever, deux vies à assurer et un Dieu à aimer et à servir. Désormais, toutes les énergies de Marie seront employées à sauvegarder les nouvelles raisons de vivre que le Seigneur lui a manifestées à travers les récents événements.

Je passe outre l'itinéraire spirituel de Marie Guyart qu'on a appelée à juste titre la grande mystique du Canada. Je veux m'attarder sur son rôle d'éducatrice, d'abord auprès de son fils et puis, surtout, auprès des jeunes filles du Canada en passant, quoique rapidement, par le pensionnat de Tours, en France.

Quelqu'un a dit que dans toute femme sommeillait une maîtresse d'école. Est-ce à dire que dans toute femme sommeille une éducatrice ? Je ne saurais l'affirmer. Cependant, en voyant Marie Guyart à l'œuvre, on ne peut que constater combien elle se révélait éducatrice née en appliquant déjà les principes qui noirciraient, plus tard, les pages de nos manuels par trop savants de pédagogie ou de psychologie.

La mort de son époux lui avait fait recouvrer une partie de sa liberté. Au plus profond d'elle-même, Marie pressentait un appel renouvelé à la vie religieuse, celui-là même qui l'avait poursuivie avant son mariage. A ce moment, elle est persuadée que son enfant est encore trop jeune pour assumer les conséquences d'une séparation immédiate. Par contre, il n'est pas trop tôt pour l'y préparer.

Elle lui parle alors de Dieu qui l'aime encore plus que sa mère. Elle l'habitue graduellement à se passer de baisers, de caresses afin de l'amener à se contenter d'une présence maternelle des plus attentives, d'une qualité d'être auprès de lui qui sera plus qu'une compensation, mais une réponse à ses besoins d'enfant.

Marie compose avec le temps, avec l'évolution de son Claude, avec Dieu davantage. Jour après jour, l'enfant se voit devenir plus grand; il acquiert, parallèlement, une grande admiration pour sa mère qui lui a avoué que Dieu l'appelait, qu'il lui fallait obéir en se donnant à lui seul et que c'était un grand honneur pour elle-même et pour lui aussi.

Claude se prend à vouloir s'élever jusqu'à sa mère tellement elle représente pour lui l'adulte idéal qu'il ambitionne de devenir. Il bénéficie du trop-plein de courage et d'énergique volonté de sa mère. A douze ans, madame Martin le sent psychologiquement prêt pour la

séparation; aussi a-t-elle prévu à ses besoins tant matériels et intellectuels que spirituels.

Et c'est elle-même qui dit qu'au moment de la rupture, Claude faisait de grands efforts pour refouler ses larmes afin de paraître digne de sa mère. Quant à elle, elle « pensait mourir de douleur », même si rien de sa peine ne transperçait à l'extérieur à cause de son fils.

L'éducation, c'est le don de ce qu'on porte en soi, donc au-delà de soi. Et l'éducation de base, celle que l'on prend au rythme de la vie d'un foyer qui suinte l'affection par ses chevrons mêmes est irremplaçable: l'avenir de Claude Martin en fait preuve. Il fut Dom Claude Martin, grande figure dans l'Ordre de saint Benoît. L'éloge qu'il fait alors de sa mère crie plus fort que tout ce qu'on a pu écrire à son sujet depuis trois cents ans.

Adolescent, jeune homme, novice ou même prêtre, Claude gardera jalousement son droit inaliénable d'enfant et reviendra fidèlement à sa mère aussi bien dans les heures grises que dans les heures de lumière. De son côté, Marie restera aux écoutes de son fils, fera siennes ses inquiétudes et ses ambitions. Dans une correspondance suivie, elle s'ingéniera à lire entre les lignes de ses lettres pour en analyser les expressions parfois énigmatiques.

Un enfant a beau grandir, jamais il ne dépasse la hauteur du cœur de sa mère. C'est le cas de madame Martin qui, un certain jour, apprit, quoique vaguement, le refus essuyé chez les Jésuites par son fils qui y postulait son entrée. Le Supérieur d'alors, dit-on, avait conclu que le prétendant était atteint de surdité et, qu'au surplus, il n'avait pas tellement d'esprit. C'était inadmissible dans la Compagnie de Jésus... du moins au dix-septième siècle.

Claude est désespéré; il broie du noir et perd de l'enthousiasme. On dirait aujourd'hui qu'il souffre d'un complexe d'infériorité et qu'il lui serait avantageux d'aller consulter un psychologue ou même un psychiatre.

Mais quand, dans une situation analogue, l'amour maternel et l'amour filial se conjuguent, il n'est guère besoin souvent de faire appel à des moyens extraordinaires.

La mère ayant deviné que son fils perd confiance en lui-même et risque ainsi de détériorer sa santé et de briser son avenir intervient pour coudre une frange d'argent aux nuages sombres qui se sont amoncelés dans le ciel de son Claude.

Voici avec quelle objectivité et avec quelle fermeté elle s'adresse à lui: « il est temps que vous vous connaissiez: vous êtes assez âgé

pour cela. L'on vous a aidé puissamment durant votre cours, maintenant c'est à vous à vous pousser vous-même. Ce serait trop honteux à un jeune homme bien fait de n'avoir point de cœur. Tirez-vous donc de la pusillanimité, mon cher fils, et estimez que vous n'aurez rien en ce monde sans peine ¹. »

C'était rappeler à Claude que les avantages physiques ont bien peu d'importance quand on manque d'esprit de décision et d'initiative personnelle.

Dans toutes ses remarques, elle sera, à la fois, constructive, ferme et douce. Elle les enchâssera, pour ainsi dire, dans un ensemble d'expressions choisies qui les rendront difficile à dévoiler, mais qui finiront par se montrer à découvert sans laisser le moindre goût d'amertume. D'ailleurs, Claude n'a pas tardé à écrire à sa mère pour lui dire sa reconnaissance, d'abord, et pour lui faire savoir son intention de s'orienter du côté des Bénédictins qui, eux, « l'ont jugé sain de corps et d'esprit ».

En franchissant le seuil du Monastère des Ursulines de Tours, Marie Guyart s'enrôlait dans une armée d'éducatrices. C'est d'ailleurs la raison qui a présidé à son choix en embrassant l'état religieux : la contemplation et l'action apostolique répondaient à un appel intérieur. Elle pourrait donc chez les Ursulines allier vie de prière et éducation de la jeunesse.

Madeleine Daniélou a écrit : « Si l'enfant est pour vous une énigme indéchiffrable, si un don spécial ne vous donne pas la clé de chacun, prenez n'importe quelle fonction, excepté celle de l'éducateur. »

Marie de l'Incarnation, — c'est ainsi qu'on la nommera aux Ursulines — avait fait ses preuves. On a vu qu'elle avait trouvé la clé qui lui ouvrait le cœur et l'esprit de son fils : les dons de la nature et de la grâce exposés au soleil de l'amour maternel et à la lumière de l'Évangile de Jésus-Christ se sont épanouis d'emblée et ont porté du fruit.

Cette femme assez courageuse pour chercher obstinément les voies de Dieu et assez forte pour s'y engager malgré les lourds renoncements qu'elles sous-tendaient pouvait s'aventurer dans une seconde vocation. Les talents que le Seigneur lui avait confiés se décuplaient au fil des situations et des événements qui tisseraient dorénavant sa vie. Tout comme à Pierre, le Christ pouvait lui dire : « Avance au large et jette le filet. » (Cf. Mc, V, 4).

¹ JAMET, Dom A., *Marie de l'Incarnation-Ecrits spirituels et historiques*, tome III, p. 200.

Nous sommes en 1633. Marie de l'Incarnation exerçait la fonction de maîtresse générale du pensionnat de Tours. Chez les Ursulines, cette responsabilité en est une essentiellement d'éducation.

Les Règlements des premières Ursulines françaises étaient inspirés de l'esprit de la fondatrice, Angèle Mérici: sa charité exemplaire et son sens pratique en prenant chair dans les réalités quotidiennes pouvaient animer les Règlements de l'intérieur. Ils étaient conçus en relation avec un grand principe: l'amour de Dieu dans la prière et de désir de restaurer son règne dans la société; puis un esprit: une charité toute maternelle; un fin: former des chrétiennes intégrales, de manière à refaire la famille chrétienne².

La pédagogie du 20^e siècle reprend les vieux principes du 17^e siècle. Il ne faudrait pas s'y méprendre parce qu'elle nous les sert dans un vocabulaire moderne. L'environnement a changé, les méthodes ont varié, mais l'enfant reste un adulte en devenir.

L'éducation étant la fin et le but principal de la fondation, les Ursulines s'employèrent à concrétiser les normes générales laissées par Angèle Mérici. Elles appliquèrent les méthodes d'éducation et d'enseignement consignées dans les Règlements préparés de concert avec les Jésuites d'alors. Ainsi la forme administrative était la même que celle de la Compagnie de Jésus ainsi que la méthode d'enseignement avec la préparation de chaque classe, les exercices de formation intellectuelle et les moyens d'émulation.

Quand il est question d'internat, on divise les jeunes filles en trois groupes de façon à répondre davantage aux besoins de chacun, tenant compte de l'âge et du degré de développement mental et psychologique. Cette méthode était quasi sacrée chez les Ursulines et chaque maîtresse devait la mettre au service de la formation intégrale de la jeune fille: formation personnelle, familiale, sociale et apostolique.

Encore aujourd'hui, dans nos quelques pensionnats existants, on emploie la formule des trois divisions: les petites, les moyennes et les grandes. Chaque groupe est sous la responsabilité immédiate de maîtresses dont la fonction principale est d'assurer l'éducation. Ce travail se fait tout particulièrement entre les heures de cours et requiert beaucoup de dévouement, d'intuition et de disponibilité.

Marie de l'Incarnation a connu ces mêmes Règlements. On dit qu'elle exerçait son rôle d'éducatrice avec tact et pondération. Elle laissait vivre ses élèves, respectait la liberté de chacune et n'imposait sa volonté qu'à bon escient.

² MARTIN, Mère Marie de Saint-Jean, o.s.u., *L'éducation des Ursulines*, p. 63-64.

Peut-on soupçonner toute la profondeur de cette façon de faire avec des jeunes et tout ce qu'elle suppose de valeur d'âme ? Laisser vivre, c'est faire confiance et faire confiance, c'est rejoindre un être au meilleur de lui-même et susciter en lui le désir de reproduire cette même attitude à l'endroit d'autrui et à l'endroit de Dieu.

Respecter la liberté d'un enfant... Mais de quoi un enfant est-il libre au juste ? Il est sûrement libre de devenir lui-même, de développer au maximum tout ce qui, en lui, doit contribuer à lui faire atteindre sa stature d'homme. En fait, il sera libre si l'éducateur lui laisse de la liberté. Eduquer à la liberté, à la vraie liberté, c'est l'art des arts et bien peu réussissent un vernissage de première valeur parce qu'il faut être soi-même libre intérieurement pour aider l'autre à le devenir. Marie de l'Incarnation, j'en suis persuadée, avait conquis sa liberté intérieure: victoire qui a couronné de rudes combats.

Au cours de l'exercice de sa fonction à Tours, elle connut la volonté de Dieu qui la poussait à venir au Canada. L'amour de Dieu et des âmes demeura sa motivation profonde. Aussi ambitionnait-elle d'implanter le christianisme en terre canadienne et de préparer des reines pour les foyers qui s'y fondaient. Son idéal apostolique était au diapason de celui des missionnaires déjà à l'œuvre en notre pays. Avec eux, elle travaillerait pour l'Église canadienne et en Église aussi.

La promotion apostolique de la femme, aussi bien que son émancipation, n'est pas l'affaire de nos seuls contemporains.

Marie de l'Incarnation voyait dans la femme un dynamisme essentiel à la civilisation. Les femmes fortes ne font-elles pas les hommes forts ? Les qualités spécifiquement féminines n'aident-elles pas à l'instauration d'un réseau de relations humaines qui dira à lui seul, ou presque, le degré d'avancement d'un peuple ?

De toute évidence, le salut de la Nouvelle-France était voué à l'échec si la femme au foyer n'était pas préparée à jouer le rôle de gardienne des traditions de la foi et des bonnes mœurs. C'est pourquoi, Marie de l'Incarnation, dès son arrivée à Québec en 1639, s'employa à planifier le travail d'évangélisation et d'éducation en étroite collaboration avec les Pères Jésuites. La complémentarité des sexes, des talents et des ministères a été bénéfique. Dans la diversité des tâches, on a essayé de sauvegarder la vérité pour l'unité dans la charité: embryon d'une Pastorale d'ensemble prônée par Vatican II, trois siècles plus tard.

Marie de l'Incarnation assumait sa part de travail et de responsabilités avec le zèle qu'on lui connaît bien et prit le beau risque d'être profondément femme, religieuse, ursuline cloîtrée, missionnaire, éducatrice et supérieure d'une communauté au milieu d'un peuple païen.

Dans son misérable logis qui n'a de grandeur que sa pauvreté, à l'instar de celle du Christ, elle reçoit des pensionnaires indiennes: elles ont sa préférence. Puis elle ouvre des classes externes pour les petites françaises des environs. Quant aux femmes indiennes, catéchumènes ou déjà chrétiennes, elle les admit à l'intérieur du couvent, de la clôture, en vue de les préparer à recevoir les sacrements. Les hommes, eux, seront traités avec la même charité, mais « extra-muros », au parloir.

Il ne s'agissait pas d'une École polyvalente telle qu'on en bâtit aujourd'hui, ni d'un grand complexe d'éducation, mais bien plutôt d'être polyvalente dans une situation complexe. « L'homme se mesure à l'obstacle ». La femme de même.

Marie de l'Incarnation s'est révélée éducatrice et professeur compétent sans le Rapport Parent, sans nos savants manuels de Pédagogie ou de Psychologie, sans les services d'Orientation ou de Bibliothéconomie, sans bourses d'études ou de perfectionnement.

Il fallait inventer, créer, suppléer à tout avec un minimum de ressources dans un maximum de besoins.

Dans le rapport de la Commission Royale d'enquête sur l'Enseignement, on peut lire ceci : « Le droit de chacun à l'instruction, idée moderne, réclame que l'on dispense l'enseignement à tous les enfants sans distinction de classe, de race, de croyance... L'Éducation n'est plus, comme autrefois, le privilège de l'élite. » (1^{ère} partie, n° 109, p. 72).

Il ne faut pas situer cet « autrefois » à l'époque de Marie de l'Incarnation puisqu'elle avait déjà reconnu ce droit et aux indiens et aux français. Elle a pris chaque enfant là où il était rendu dans son évolution et s'est préoccupée à promouvoir les valeurs déposées en lui et à l'amener à maturité.

Ainsi, elle a dû étudier l'âme indienne avec un grand désintéressement afin d'être elle-même en mesure de la comprendre et de poser les gestes qui la rejoindraient intimement. Si un manuel est capable de donner le secret prodigieux de ce maniement des cœurs et des volontés, nombreux sont les parents et les éducateurs d'aujourd'hui qui se le procureraient.

Marie de l'Incarnation avait en main le livre de l'amour des enfants: elle en a jauni toutes les pages. Aimer un enfant, c'est creuser en lui une capacité d'aimer à son tour. Et quand c'est l'amour du Christ qui passe à travers les paroles, les attitudes aussi bien que les silences de l'éducateur, cet amour est créateur. Il est vivant.

« Je voudrais faire sortir mon cœur par ma langue, » disait Marie de l'Incarnation. Elle y a réussi puisqu'elle s'est donné tant de mal

à apprendre leurs langues. En quelques années, elle maîtrisait parfaitement l'algonquin, le huron et l'iroquois, si bien qu'elle a composé des dictionnaires et des catéchismes dans ces idiômes.

Pour elle, il n'était pas question de transformer l'Indien en Français. Elle tenait à respecter ses caractéristiques propres, ses besoins innés, sa mentalité et son tempérament. C'était un enfant de la forêt par goût et par nécessité; il fallait en faire un enfant de la forêt conscient et libre.

Là-dessus, elle avoue trouver l'intendant Talon utopique. « Il fait de la pédagogie en l'air, dit-elle. » Et plus loin, « les faits font capituler le roi, l'intendant et les rhétoriciens de la francisation. Ce sont des spéculatifs tenaces et encombrants ».

Franciser, pour Marie de l'Incarnation, c'est rendre pieux, bon, charitable. C'est aussi christianiser, mais en autant que les parents le permettent. Car, « il n'y a rien de si farouche, dit-elle, que la douceur, la grâce et l'éducation ne polissent. » (Relations 1642)

Marie de l'Incarnation, on l'a dit, vivait dans la pauvreté. Au surplus, elle recevait les petites indiennes gratuitement dans son pensionnat. Dans ce domaine-là aussi, il lui fallut éprouver son talent créateur. Elle intéressa ses amis de France à l'œuvre d'éducation de sa communauté canadienne et les invita à y collaborer en adoptant, à titre de parrain ou de marraine, l'une ou l'autre des pensionnaires. Ce modeste système de bourses aida grandement les ursulines au point où les élèves eurent la possibilité, en plus d'être nourries, logées et habillées, d'apprendre à coudre, à broder et à tenir une maison. De plus, elles se préparaient à propager la Bonne Nouvelle dans leur milieu familial.

Les témoignages sont nombreux dans la correspondance de Marie qui nous disent que les indiens se sont faits les apôtres des indiens: règle d'or en Action catholique spécialisée.

La situation des jeunes filles françaises au Québec retint d'emblée l'attention de Marie de l'Incarnation: leur éducation était difficile. La plupart ne passaient qu'une année au pensionnat; les autres prolongeaient leurs études jusqu'à l'âge de s'orienter dans la vie ou conjugale ou religieuse. Dieu sait si elles étaient vieilles jeunes. Dès l'âge de quatorze ou quinze ans, elle engageaient définitivement leur vie.

Les Ursulines prirent au sérieux l'éducation de ces jeunes filles. Le salut des familles canadiennes était assuré si les jeunes françaises assumaient leur vocation de femme, d'épouse et de mère chrétienne avec toute la noblesse et le dévouement qu'elle sous-tend.

Toutes les classes de la société étaient accueillies: des plus miséreux aux plus fortunés, des plus humbles aux plus nobles. Et parce

que les étudiantes se présentaient, comme elle le dit « à tout mois de l'année », il fallait nécessairement se livrer à l'enseignement individuel bien souvent. Cependant, on attribue à cette méthode la qualité de la culture française de bon nombre de femmes, au XVII^e siècle.

En 1644, Marie de l'Incarnation écrivait: « C'est à l'endroit des filles françaises que nous sommes le plus occupées. Il n'y en a pas une qui ne passe par nos mains et cela réforme toute la colonie et fait régner la religion et la piété dans toutes les familles. »

En 1664, on inaugura les réunions dominicales d'anciennes élèves présidées par la fondatrice. Question de venir parfaire leur éducation religieuse et de puiser aussi à une source d'édification toujours limpide: Cours post-scolaire, précurseurs de notre Éducation permanente et embryon d'Amicales.

Tant d'efforts et de zèle apostolique ne pouvaient passer inaperçus aux yeux des missionnaires jésuites. Le père Le Mercier écrivait dans « Relations » en 1668: « Les Mères Ursulines ont eu tant de bonheur dans l'instruction des filles qu'on leur a confiées, soit pensionnaires, soit externes, qu'en voyant les ménages du Canada, et chaque maison en particulier, très aisément on distingue, par l'éducation chrétienne des enfants, les mères de familles qui sont sorties de leur maison de celles qui n'ont pas eu cet avantage. »

Marie de l'Incarnation et ses compagnes étaient au pays depuis vingt-neuf ans.

Édifiée à coups d'abnégation et d'incroyables labeurs, authentifiée par l'épreuve de la croix lors de deux incendies en particulier, l'œuvre de Marie de l'Incarnation a vécu son mystère pascal.

A la veille de passer à d'autres ursulines la charge du monastère et du pensionnat et d'aller à la rencontre de Celui à qui elle avait donné sa vie, elle se rendait à elle-même le témoignage d'avoir été une servante inutile. C'est en ces termes qu'elle l'écrivait à son fils: « Après avoir tout fait c qui nous aura été possible, nous devons croire que nous sommes des servantes inutiles; et moi, en particulier, qui ne suis qu'un petit grain de sable au fond de l'édifice de cette nouvelle Église. »

« Si vous ne devenez comme ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux » (Cf. Matt. XVIII, 3).

Marie de l'Incarnation pouvait sans crainte frapper à la porte de la maison du Père. On la lui ouvrit le 30 avril 1672. Elle avait 72 ans.

La semence jetée en terre en 1639 a produit du cent pour un. L'œuvre d'éducation instaurée par Marie de l'Incarnation a pris de l'extension d'abord dans Québec, puis à Trois-Rivières en 1697, à Roberval en 1882, à Stanstead en 1884 et à Rimouski en 1902. Dans

chacun de ces milieux, la population a pu compter jusqu'à il y a quelques années, sur un Collège classique, une École normale, une École familiale et un Pensionnat qui recevait les étudiantes du début de leur cours d'études jusqu'à la fin. De plus, la tradition a voulu que les Ursulines participent à l'enseignement public à tous les niveaux afin d'être présentes à toutes les classes de la société.

Et parce que l'esprit missionnaire de la fondatrice de Québec vit toujours dans l'Institut, des Ursulines canadiennes sont allées porter la Bonne Nouvelle en terre d'évangélisation, soit au Japon, soit au Pérou. Là aussi, elles poursuivent l'œuvre d'éducation spécifique aux Ursulines.

Avec la nouvelle structuration des établissements d'éducation, le paysage s'est modifié. Bon nombre d'internats ont dû fermer leurs portes et les Ursulines se sont dirigées davantage dans l'enseignement public aux côtés des professeurs laïcs. On en retrouve à tous les degrés de l'enseignement: de la classe maternelle à l'université.

Si les conditions de travail se modifient, si les méthodes d'enseignement évoluent, si l'entourage immédiat varie, il va sans dire que la compétence académique de l'Ursuline se doit d'être à la hauteur de son rôle d'éducatrice.

Il serait vain de comparer les exigences de la mission de l'éducatrice à l'époque de Marie de l'Incarnation avec celles qui sont inhérentes au système actuel. Soupçonne-t-on à quelles obligations sont acculées les éducatrices d'aujourd'hui qui, pour être fidèles à la fois à l'Église, à l'Institut et à elle-mêmes doivent sans cesse remettre en question les valeurs qu'elles vivent de manière à se présenter neuves à chaque matin face aux valeurs, non moins valables, qui habitent les jeunes et qui serviront à pétrir leur être d'hommes ou de femmes de demain.

Marie de l'Incarnation, première de la lignée, nous fait signe de regarder en avant, haut et loin, afin de mieux voir à l'occasion, par derrière la phalange des anciennes élèves qui, à leur façon, béatifient celles qui ont travaillé à leur donner le meilleur d'elles-mêmes avec le secret de vivre à plein dans une société assoiffée de paix, de justice et de bonheur.

Puisse Marie de l'Incarnation avoir été heureuse de repasser avec nous, ce matin, la leçon qu'elle a voulu apprendre à ses filles ainsi qu'à tous ceux qui, de près ou à distance, ont pris à leur compte ses raisons de croire, d'espérer et d'aimer !

Anna BÉLANGER, o.s.u.,
*B. Péd., Directrice de l'Office diocésain des Religieux,
Trois-Rivières, P.Q.*